

larmes de l'enfant agenouillé près de lui. Cette vue lui arracha un cri de surprise et d'indignation.

— Oh ! les infâmes ! dit-il, ils ont osé ! Je suis arrivé trop tard !

Et le brave commandant s'était agenouillé pour baiser, avec respect, les mains du prêtre martyr.

— Ils ne l'ont pas tué, dit l'enfant, il vient de mourir.

Le marquis prit la main de Jean, alla le confier à l'un de ses officiers, puis il revint lui-même, avec quelques hommes, relever le corps du vieillard, pour le faire déposer avec honneur dans la grande salle du château. Tous les soldats vinrent s'agenouiller devant lui. Jean pleurait près du corps inanimé de celui qui avait été son second père. Le chef catholique vit le sang couler de son bras.

— Tu es blessé, mon enfant, fit-il avec affection.

— C'est moi qui l'ai blessé, rugit derrière lui un prisonnier huguenot. Donnez-lui une arquebuse qu'il se venge ; j'aime mieux mourir tué que pendu.

— Nous choisirons, nous, dit le marquis.

— Au nom de Dieu, reprit l'enfant, au nom de ce prêtre qui est mort en pardonnant, faites-lui grâce de la vie.

Quelques instants après, Jean, accompagné de deux hommes d'armes, reprenait le chemin de Vézac. La bénédiction du vieillard reposa sur le front de l'enfant. Une dame pieuse le recueillit et le fit instruire. Jean devint prêtre, et, maintes fois, on le vit s'asseoir au chevet des mourants leur portant le consolateur divin qui avait adouci l'agonie de son vénéré père et pasteur.

LUDOVIC SOUBRIER.




---

Publié avec l'approbation de Mgr l'Archevêque de Montréal.



D'e